Ode Pellissier - Jean Gourbey
Michèle Guey - Philippe Guey - Philippe Sorin
Marianne Malek - Monique Syreigeol

Contes d'ici et d'ailleurs

EDILIVRE.com

Contes d'ici et d'ailleurs

Ode Pellissier - Jean Gourbey
Michèle Guey - Philippe Guey - Philippe Sorin
Marianne Malek - Monique Syreigeol

Contes d'ici et d'ailleurs

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2774-8
Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

L’étrange aventure de Yann le Kerdec 11

Le collier d’opale 21

La caverne de cristal 35

Le royaume des « Djenouns » 45

Une simple journée de cure normale 79

Clair de l’urne 97

Croisements 113

Mystère et irrationalité
Libération et système de valeurs 133

Dame Jeanne et les Chevaliers de la table ronde .. 153

Forêt de Cornouailles 155

La main blanche 163

L’étrange aventure de Yann le Kerdec

Pellissier Ode

On entendait à peine l’océan se briser sur les rochers. Une nuit claire de Juin planait sereine sur la lande bretonne. Une de ces nuits argentées où dans l’ombre des menhirs et des dolmens on sentait errer l’âme de quelques farfadets.

Quelques voiles attardées passaient lentement dans un rayon de lune. La brise du large d’une douceur infinie, caresse ce paysage breton à la côte sauvage et perfide. D’instant en instant, le feu du phare balayait l’immensité sombre de son faisceau lumineux.

Assis sur les galets d’une petite plage, un couple enlacé, contemplait l’image grandiose de l’océan Atlantique. Avec quelle douceur de chatte cachant sous sa patte de velours, des griffes acérées, il venait caresser de ses vagues timides les galets ronds.

« Yann, dit la voix douce, pars-tu pour longtemps ? »

Et, le beau visage d’Annette auréolé de boucles blondes se tourna vers son compagnon. Les ailes de la

fine coiffe de lin frémirent comme celles des mouettes sous la brise légère du large.

« Serais-tu inquiète femme, pourquoi cette question ? »

Annette baisse la tête et ne répondit pas…

Elle était inquiète assurément car les cloches de Paimpol avaient sonné leurs épousailles depuis trois jours à peine et déjà, la mer l'arrachait de ses bras !

Il restèrent un instant sans rien dire, lui… n'osant parler du proche départ de crainte de chagriner son aimée. Elle, ayant peur en ouvrant les lèvres, de laisser échapper les sanglots qu'elle sentait monter, pressés dans son sein.

Il la serra plus tendrement et l'embrassa sur son front où flottait une boucle d'or.

« Rentrons, veux tu ? dit-il, la nuit se fait plus fraîche et ton châle est léger. Ah ! Ça, tu pleures maintenant ? Et d'une voix qu'il faisait très douce mais qui trahissait l'émotion… Je reviendrai bientôt, la saison est bonne soit donc tranquille ! »

1

Mais la jeune femme écoutait à peine, les larmes roulaient sur son visage comme si elle eut commis quelques fautes graves.

Alors, Yann se leva brusquement, prit sa femme par la taille, la souleva à la hauteur de son visage…

« Voyons, petite Annette, ne pleure donc plus, Dieu nous protège, embrasse moi et rentrons ! »

Elle sourit tristement et embrassa longuement son mari, puis, à pas lents, ils se dirigèrent vers la maisonnette qui se découpait en haut de la dune.

Quelques instants plus tard, enlacés tendrement dans la douceur du lit clos, ils essayèrent d'oublier la séparation si proche.

L'aube était venue et le quai était bruyant à cette heure matinale. Les bateaux étaient prêts au départ. Le Hardi, la Jeanne-Marie, le Sauveur, se balançaient doucement au clapotis de l'onde se jetant sur le granit du quai.

Les marins hissaient les voiles rudes et l'on entendait dans la brume leurs voix fortes se répétant comme un écho… « Ho ! Hisse ! » « Oh ! Hisse ! » On savait que c'était un chant d'adieu !!!

Les femmes en coiffe blanche, les enfants se serrant dans les jupes de leur mère, les hommes prêts au départ, les vieillards, tous se pressaient sur le quai encombré.

Une vieille pleurait en embrassant un moussaillon, son petit fils, son unique bien. Le père avait péri en mer deux ans auparavant et la mère était morte de chagrin.

Un vieux père serrait son fils qui lui avait succédé sur les bateaux, c'était la première fois que ce garçon de vingt ans partait pour les mers d'Irlande.

Dans un coin, Yannick pressait étroitement Annette dont les larmes coulaient à flots. Les baisers succédaient aux baisers.

« Courage, petite femme… A bientôt ! »

Et… sur un dernier et long baiser, Yann avait desserré les bras noués fortement à son cou puis sans se retourner il courut à son bateau.

Les thoniers, lentement, quittèrent le port et gagnèrent le large. Les femmes, les vieillards couraient sur le môle pour les voir le plus longtemps possible.

Un instant plus tard les voiles ne furent plus que de petites pointes blanches dans le soleil levant. Puis, on ne vit sur la mer calme que le scintillement des paillettes d'or du soleil.

Annette avait repris le chemin de la lande, elle dirigeait ses pas vers le calvaire de pierre qui dressait au dessus de la rumeur des vagues ses longs bras douloureux.

La jeune femme se jeta au pied de la croix et pria longtemps sous ce ciel infiniment bleu.

2

Depuis quelques jours les barques de pêches voguaient sur l'océan calme et doux. Yannick, quoique un peu triste était heureux… « Encore une semaine et il reverrait Anne qui devait l'attendre avec une vive impatience.

Mais, un soir… le ciel se couvrit de lourds nuages noirs. La lune disparut et les éclairs sillonnèrent le ciel d'encre de leurs flèches de feu. Les flots commencèrent à s'agiter.

« Un orage approche, réveillons les gars » dit-il, pressentant un danger.

Il avait peine à ramener son bateau vers ceux qui s'éloignaient entraînés par la fureur des flots. Le vent soufflait en tempête. Une pluie torrentielle s'abattit sur les pauvres embarcations qui, désemparées se perdirent dans les rafales.

On n'entendait plus la voix de Yann. L'océan faisait rage, les vagues arrachaient les hommes cramponnés à de trop faibles appuis. Le Kerdec à la barre voyait avec terreur ses compagnons enlevés tels des fétus de paille par ces langues liquides qui

léchaient le pont de bois, comme un monstre qui venait avaler sa proie.

Tout à coup… la foudre vint briser le mât et troua la coque frêle ! Le bateau sombra presque aussitôt et Yannick, jeté à la mer, ne dût son salut qu'au mât brisé. Mais, qu'allait-il devenir, seul, parmi la tempête, sur ce morceau de bois, ballotté par les vagues ?

A bout de forces, Yann, pria… Il vit l'image d'Annette et s'évanouit…

Les flots s'étaient calmés. Le ciel d'un bleu pur, étendait son infini sur la mer qui venait de se refermer sur ses victimes…

Sur le sable fin et doré d'une grève déserte un corps inanimé reposait sous la caresse du soleil.

Le Kerdec ouvrit les yeux et vit au dessus de lui un ciel bien bleu ? Mais… où était-il ? Il se leva un peu brisé. Il avait dû rester longtemps ainsi, car ses vêtements étaient secs et le soleil était déjà très haut. Il revenait à lui… Il était vivant !!!

Il ne vit aucune maison aux alentours. Il fit quelques pas, quand, tout à coup… sortit d'un buisson de genêts, un groupe de petits hommes bizarres, habillés d'oripeaux voyants !

Est-ce le cauchemar qui continuait ? Yannick croyait rêver, mais non ! Il était bien éveillé !!!

Les petits hommes couraient vers la plage avec des cris stridents et se dirigeaient vers le naufragé.

Le Kerdec se trouvait au pays des Korrigans, ce peuple infernal !!! Ainsi, les vagues l'avaient jeté sur le rivage de ce monde minuscule !

Ils l'entourèrent bientôt d'un cercle vif et criard. L'un d'eux dressa vers Yann sa petite taille et dit d'une voix fluette qu'il s'efforçait de grossir…

« Etranger, qui t'as permis de violer ainsi notre domaine. La Reine te demande auprès d'elle, suis moi ! »

Ahuri, Yann n'en croyait pas ses yeux. Il hésita un instant se croyant le jouet d'une hallucination. Néanmoins, il suivit la bande hurlante de ces êtres bizarres.

Après quelques instants de marche, ils arrivèrent à un chaos de roches rouges. Aucun arbre… Les genêts étaient la seule végétation de ce pays sauvage. Le creux des rochers servait d'habitation aux Korrigans.

Le kerdec avait peine à suivre ces derniers qui l'escortaient, couraient sur les rochers tels des lézards. Ils s'arrêtèrent devant une grotte, plus grande, plus claire que les autres…

Une poupée vivante sortit de l'ombre. D'une merveilleuse beauté, cette femme avait à peine la taille d'un enfant de sept ans. Son corps était d'une finesse extrême, ses longs cheveux noirs aux reflets bleus tombaient en nattes souples sur ses seins minuscules.

Elle était bien Reine parmi tous ces êtres difformes et grotesques.

Yannick, interdit, ne pouvait détacher son regard de cette adorable vision. La Korrigane regardait d'un petit air mutin cet étranger robuste et grand… « Qu'il est beau ! » pensa-t-elle. Son teint hâlé, ses épaules larges, séduisaient la souveraine.

« Etranger, dit elle, soudain d'une voix divinement douce et en le fixant de ses yeux de saphir.

« Le flot t'a jeté sur notre rivage, il te sera désormais impossible d'en sortir. »

Puis, prenant une voix grave, avec un geste menaçant…

« Je devrais te tuer, mais parce que tu me plais, je te fais grâce ! »

Il se mit à genoux et baisa la petite main diaphane qui se tendait vers lui…

« Va ! dit encore la Korrigane, mon royaume te sera hospitalier, mais prends garde,

« N'essaye pas de me revoir ! »

Il vécut des jours et des nuits, peut-être des mois dans ce pays désert. Les Korrigans le distrayaient par leur façon de vivre.

« Pourquoi, la Reine, lui avait-elle interdit de la revoir ? »

Un soir, alors que le peuple de nains dormait profondément au creux d'une roche, il erra sur la grève, il pensait à cette Korrigane. Cette femme possédait quelque chose d'attirant, d'irrésistible, il oubliait peu à peu sa lande bretonne.

Il rêvait en regardant l'écume d'argent jaillir sur les ecueils pointus. Il détourna les yeux des flots sombres et calmes, il vit venir à lui une forme légère, imprécise.

La petite Reine venait vers Yann, dont le cœur battait à se briser. La robe couleur de clair de lune, flottait, légère autour de la taille fine.

Bientôt, elle fut près de lui…

« Que fais-tu, bel étranger, pourquoi es tu seul ? T'ennuies tu dans mon royaume » ?

« Non ! Si tu me donnes ton cœur ! »

« Je te l'apporte, ô étranger, dont la lèvre doit être de feu et les bras de douceur »

Sans effort, il la souleva, menue et frêle et baisa son visage éclairé d'un rayon de lune. Elle voulut éviter son baiser…

« Non ! Dit-elle prends garde !!! »

« Ah ! Qu'importent tes menaces, je t'aime ! Entends tu ? Demeure près de moi ! Sois à moi ! Après fais de moi ce que tu voudras, que ton peuple infernal me réduise en miettes, mais, je te veux ! »

Elle lutta, mais en vain. Yann prit ce corps fin sur le sable encore brûlant de la journée. Puis, las et brisé, il s'endormit en un songe heureux sur le sein oppressé de la Korrigane qui le fixait d'un œil étrange et mystérieux.

Hélas ! Ce n'était plus le beau Yann qui devait se réveiller le lendemain…

(La légende dit que lorsqu'on s'endort auprès d'une Korrigane, Satan vous change en Korrigan !!!)

Yann frémit de se voir ainsi, comprenant toute l'horreur de sa situation, il voulut fuir le rivage maudit…

« Ah ! Peuple infernal me laisseras tu fuir ? »

Il rechercha en vain, la Reine. Elle avait disparu ainsi que son peuple de nains.

Comme une bête sauvage, il erra sur la plage, clamant tout haut sa douleur et sa honte.

Contre un rocher, une petite barque se balançait au caprice de l'eau glauque. Le Kerdec détacha l'amarre et quitta le pays des Korrigans.

Après des jours et des nuits d'affreux cauchemars, il aperçut enfin les lumières d'un port. Encore quelques efforts, il atteindrait la côte.

Le Quai était désert, mais ce n'était pas là le port qu'il avait quitté un matin clair de Juin ? Où se trouvait-il encore. Un sanglot étreignit sa gorge.

« Ah ! revoir encore une fois Annette et après, il demanderait à l'onde du port l'oubli éternel ! »

Marchant les nuits, se cachant les jours, buvant aux sources, mangeant les fruits des vergers, il erra ainsi des jours et des nuits dans l'espérance de revoir une dernière fois sa maisonnette en haut de la lande.

Un soir, mourant presque de fatigue, il atteignit enfin les premières maisons de son village natal. Quelques pas encore… Voici sa petite maison, seule une fenêtre était éclairée. Derrière lui, l'océan faisait rage !

Il regarda à travers le rideau de tulle blanc. Prés de la cheminée, il vit un berceau de bois. Parmi les courtines, un bébé sommeillait… Son fils !!! Une larme roula sur sa joue et vint brûler sa main.

Annette n'était point là. Il voulut se précipiter, mais il vit ces oripaux de lutins, il sentit sa petite taille.

Soudain, il entendit des cris se mêler au vent de la tempête. Cette voix ! Il la reconnaissait… Annette, Annette qui criait sans trêve son désespoir. Il courut au calvaire d'où partait cette voix.

Anne à genoux, sur les marches ruisselantes, enlaçait le granit de la croix !

« Yann » Hurlait elle dans l'ouragan !

Et les vagues se brisant sur les rocs, trempaient ses vêtements, sans qu'elle prenne garde au danger qu'elle courait…

« Yann ! Rendez moi mon Yann ! »

Alors Yannick sortit de l'ombre et appela Annette. La jeune femme, les cheveux en désordre, le visage bouleversé se retourna et poussa un cri de terreur en voyant le Korrigan. Prise de peur, elle se précipita vers l'océan. Mais, Yann plus prompt la retint fortement. Il sentit tout à coup ses forces lui revenir,

ses mains se firent plus grandes sur la taille de sa femme.

Elle se débattit, mais sentant qu'elle n'échapperait pas aux mains qui la retenaient, elle se retourna et regarda les yeux agrandis d'épouvante. « Yann, mon Yannick ! Cria-t-elle ! En se serrant contre son époux, yann ! Yann ! quel affreux cauchemar ».

Elle s'évanouit entre les bras du beau Yann de jadis…

« Anne, je te retrouve, ma femme, allez rentrons, je veux voir mon fils ! »

3

« Petit Pierre, disait le Kerdec en faisant sauter son fils sur ses genoux, tu seras un marin toi aussi, un marin robuste et beau »

« Oh ! Non ! Soupirait Annette, qui laissa un moment ses filets, le métier de marin fait trop souffrir les femmes !!! »

« Femme, les hommes sont tentés par les lointains horizons et puis nous, Bretons, la mer nous appelle, il nous faut y aller ! » Et il resta songeur…

Il garda toujours son secret et Annette crut toujours à un cauchemar. Souvent, on voyait passer dans les yeux de Yann une triste mélancolie.

Songeait-il encore à ceux de la Korrigane, aux saphirs bien bleus, aux petites mains diaphanes ?……

Le collier d’opale

Pellissier Ode

Dans l’antique Egypte, les bijoux et objets précieux donnés en offrandes aux Dieux ou aux Déesses, devenaient des maléfices à qui osait s’en emparer, mourait presque aussitôt…

Cette légende raconte comment l’opale devint « porte malheur ».

Cette histoire est un conte d’amour, d’un homme passionnément épris de sa jeune et jolie épouse.

Malgré l’affreux pressentiment qui l’étreint au cœur, il ne peut résister aux caprices de sa femme et préfère aller jusqu’au sacrilège plutôt que de voir les jolis yeux verser des pleurs…

1

La vallée s’endormait sous un ciel lourd de chaleur. Le soleil déclinait promptement à l’horizon embrasé. Ses derniers rayons caressèrent un moment les colonnes du temple d’Isis en lui donnant une teinte indéfinissable passant de l’or clair au brun foncé. Les ombres se jouaient sur les bas reflets entre

les corniches sculptées. Le Nil roulait son onde verte et tranquille, baignant au passage le pied des lotus endormis.

Le soleil disparut enfin, laissant à l'horizon un velours pourpre merveilleux. Les voûtes du temple s'emplirent d'ombres et de mystères.

Au plus profond du sanctuaire entre deux énormes colonnes, sur un socle de pierre, veillait, rigide et froide Isis la déesse aux yeux de verre. Drapée dans les plis figés de sa robe, Isis… semblait fixer le carré lumineux qui fermait l'entrée du temple.

Une dernière lueur brilla en ses yeux en amande. Et, seul, dans l'ombre mystérieuse, luisait un rang de perles d'opales.

Soudain, le silence de la vallée fut troublé par le bruit d'une rame. Un frêle esquif glissait vers le temple bâti sur l'île de Philae.

Les lotus du bord accueillirent avec un frémissement la proue du petit navire. Un homme descendit de la coque et foula les fleurs légères qui tremblèrent davantage.

L'individu gravit le sentier et atteignit les marches du temple. Les longs voiles sombres de la nuit commençaient à s'éteindre et on ne voyait de l'homme que sa haute et belle silhouette.

2

Ses pas hésitèrent sur le seuil, mais comme poussé par quelque instinct mystérieux, il pénétra plus vivement dans l'ombre épaisse.

Il chercha un moment entre les hautes colonnes. Ses mains errèrent sur les visages des dieux, sur les bras et les cous des déesses.

Toutes ces choses lui donnaient très froid, malgré la chaleur étouffante qui venait du dehors.

Enfin, une flamme brilla dans le noir. Isis était là, ses yeux toujours fixes, son bras droit posé sur son sein était condamné à garder cet éternel geste, le gauche tombant lourdement sur sa hanche de pierre, tenait en sa main crispée le sceptre des divinités. Ses pieds joints étaient serrés aux chevilles par la robe de granit.

L'homme était devant elle et elle le regardait de ses yeux glacés ! Mais, qu'importe les yeux verts et froids, quand de doux yeux noirs et brûlants de passion le poursuivaient de leur flamme. Que pouvait faire ce bras replié sur la poitrine en un geste de protection pour les opales quand un bras rond et blanc se tendait dans un geste… « Je veux ! » vers le collier d'Isis !

Et, c'est vers ce collier que les yeux de l'homme se dirigeaient. Les opales étaient là, à la fois éblouissantes et pâles. Et, Tioti avait dit… « Je veux ! ».

Il ne fallait plus hésiter. Il monta sur le socle de pierre, s'agrippa au bras cachant les seins nus et de la main demeurée libre,

Il arracha le collier !… Il songea au joli cou qui le porterait.

3

Il sauta sur les dalles et le temple vibra de la base des ses colonnes au faîte de ses voûtes. Les échos répercutèrent les sons amplifiés et l'homme en fût épouvanté.

Isis allait-elle se venger ? Il se retourna et vit les yeux verts intensément fixés vers l'éternel couchant. Il se rassura et sourit de son manque de courage. Il quitta en courant l'ombre qui semblait le tenir prisonnier.

L'angoisse avait été grande. Il respira, lorsqu'il vit la voûte bleue du ciel. La nuit s'était faite plus fraîche et la lune maintenant brillait parmi les étoiles d'or, baignant la vallée de ses rayons infinis.

Il tomba, plutôt qu'il ne s'assit, sur les marches disjointes et ne parut plus s'apercevoir de l'ombre du temple, dans laquelle se mouvait l'âme des Dieux en courroux.

Sous la clarté argentée de Phébé, l'homme apparut grand et beau. Il était vêtu d'habits somptueux. Il tenait les perles en les regardant d'un regard plein d'amour et d'effroi…

Pourquoi cet homme si richement vêtu, cet homme qui n'avait rien d'un voleur, était-il venu profaner ces lieux, encourir la colère des Dieux en s'emparant d'un collier sacré ?

Son âme était pleine de pensées et il songeait à Tioti, sa délicieuse compagne.

« Hésy, lui avait-elle dit, le hasard m'a conduit au temple de Philae. Ces voûtes m'attirent par leur mystère. Laissant mes esclaves sur la petite grève, je gravis seule les marches entre lesquelles poussent de si jolies fleurs. »

Dans le temple, je m'amusais à me voir si petite auprès des grandes déesses. Je contemplais les Dieux bizarres à tête de chacal ou d'épervier »

« Je vis Isis, plus grande, plus belle que ses sœurs de pierre. A son cou scintillait un merveilleux collier d'Opale. Je ne pus détacher mes yeux du splendide

bijou. Je voulus le saisir et en parer mon cou, mais les esclaves, s'inquiétant de mon absence prolongée, pénétrèrent à cet instant dans le sanctuaire. Je ne pus achever mon geste et je dus repartir pleine de regrets. Ô ! Hésy, je veux ce collier, va au temple au coucher de Râ, les prêtres seront partis. Tu pourras, sans être vu, t'emparer du joyau.

Elle se faisait tendre et câline, ses bras se nouaient au cou de l'époux étonné du récit de sa femme…

« Quel caprice, Ô, jolie Tioti, dit-il d'un ton sévère, qu'elle folle idée peut passer en votre tête d'enfant ? Le collier est sacré et ne peut être arraché à la déesse ! Ce serait un sacrilège, vous le savez bien et les Dieux se vengeraient ».

Alors, Tioti détachant ses bras se mit à sangloter…

« Tu n'aimes plus ta fleur de lotus, non, tu ne l'aimes plus. Laisse moi ! Et, puisque tu ne veux pas nouer à mon cou ce collier, je dénoue à jamais mes bras du tien » !

Pris soudain d'un désir fou pour cette femme adorable, Hésy serra le corps envoûtant à le briser.

« Sèche tes pleurs, Ô, ma colombe, ton amour est ma vie, tu le sais… Et, si tu m'en privais autant ôter la lumière à mes yeux. Ne pleure plus, je nouerai à ton cou éclatant les perles pâles de la déesse. Je volerai pour te voir encore sourire, ce bijou que tu aimes tant. Laisse moi boire tes larmes plus pures et plus limpides que les opales d'Isis ».

Et, ses lèvres frémirent sur la bouche entrouverte qui se tendait vers lui.

Voilà ! Pourquoi cet homme se trouvait là, rêvant tristement sur les marches de ce temple, tenant dans ses mains tremblantes le collier d'opales.

4

Le soleil était déjà haut, lorsque Tioti ouvrit ses beaux yeux. Elle ne vit pas, comme chaque matin, le visage adoré de son époux, se pencher à son réveil. Elle se souvint qu'Hésy était parti la veille au soleil couchant.

Elle sourit à ce gai matin, au ciel bleu quelle apercevait par les larges baies donnant la clarté à sa chambre. Elle appela ses esclaves noires qui la levèrent et la baignèrent dans un bain de lait. Ensuite, on peignit ses cheveux longs et noirs. Des mains agiles et fines passèrent sur son visage une pommade onctueuse et dessinèrent sa bouche avec une pâte rouge. Ses yeux furent cernés de noir à l'aide de petits bâtonnets trempés dans un khôl épais. Ses joues rougirent sous l'éclat d'une poudre vermillon, ses ongles se teintèrent d'un onguent carmin.

Puis, son corps fut artistement drapé dans des voiles oranges et vertes, son front fut ceint d'un lourd diadème d'or et de pierres précieuses. Elle tendit ses bras délicats et les servantes attachèrent aux poignets des bracelets.

Hathor, l'esclave favorite, voulut nouer autour du cou flexible les colliers préférés. Mais, Tioti ne la laissa pas achever ce geste et repoussant les mains brunes…

« Non ! Hathor, le Maître doit m'offrir de jolies perles et mon cou restera nu ce matin. Enferme donc ces colliers, je suis lasse de leurs teintes trop vives et l'ambre est lourd à ma chair ».

Son miroir reflétait une image gracieuse de poupée trop gâtée. Sa bouche semblait toujours s'ouvrir pour

quelques caprices fantasques. Ses mains se portaient à son cou, comme si elle eut senti déjà la douce caresse des perles.

Parée, ainsi qu'une déesse, Tioti alla sur la terrasse d'où l'on découvrait au loin la vallée du Nil. L'île de Philae s'estompait encore dans les brumes matinales. Le temple était à peine visible et le fleuve qui le cernait semblait un collier d'opales.

Au pied de la somptueuse demeure de Tioti, la ville s'animait. Les bruits montaient toujours plus forts vers elle, heureuse et ravie ! Parmi la foule bruyante, des enfants demis nus couraient sur la voie. La jeune femme appela Hathor et leur fit jeter des friandises. Les jeux cessèrent aussitôt et les enfants se battirent pour avoir une part des gâteries qui semblaient tomber du ciel. Tioti riait de grand cœur.

Mais, la querelle cessa à l'arrivée brusque d'un char, tiré rigoureusement par deux chevaux blancs richement harnachés. L'homme qui tenait les brides de couleurs vives était non moins richement vêtu. Tioti reconnut son époux.

5

Elle cueillit en passant au jardin des lotus et du jasmin. La rosée scintillait au calice des fleurs. Un chant d'amour sortait de la fontaine couverte de blancs nénuphars. Le matin était exquis et Tioti attendait son bien-aimé.

Hésy, pourtant, tardait à rejoindre son épouse. Elle commençait à s'inquiéter quand un esclave noir parut…

« Maîtresse dit-il, le maître t'attend ! »

Elle courut vers la grande salle aux colonnes de marbre blanc. Elle s'arrêta sur le seuil, interdite et soudainement attristée.

Hésy était assis, songeur, ses yeux fixés sur un coffret ouvert.

« Hésy ! dit-elle d'une voix douce »

Comme arraché d'un rêve, Hésy se leva brusquement et courut vers Tioti restée immobile.

Qu'elle était jolie ainsi, son visage de poupée peinte, reflétait à la fois la joie et l'inquiétude. Ses bras serrèrent sur son sein le bouquet embaumé, ses cheveux où brillaient encore des perles de rosée, tombaient sur son dos nu en une lourde traîne.

« Ô, divine Tioti, quel crime ne commettrait-on donc pas pour ta grâce et ta beauté. Vois, je n'ai pas hésité à faire un sacrilège pour satisfaire ton caprice, parce que ce caprice est sorti de tes lèvres mignonnes »

Et, Hésy baisant la fine bouche, entraîna Tioti vers la table où se trouvait un coffret de jade.

Il en sortit les perles et les fit miroiter dans un rayon de soleil. Tioti était en extase, elle laissa tomber l'odorant bouquet et battit des mains comme une enfant. Elle ne vit pas, tant sa joie était grande, la tristesse infinie dans les yeux de son époux. Elle tendit le cou nu et blanc…

D'un geste lent, il agrafa le collier. Le contact des pierres glacées fit frémir la gorge délicate.

« Oh ! Que je suis heureuse, et comme je t'aime, Ô mon époux. Suis-je belle ainsi ? »

Elle redressait sa fine tête, secoua ses cheveux d'où quelques diamants liquides s'échappèrent. Et… Provocante, elle se laissait contempler !

Il enlaça la fine taille et baisa la nuque penchée sur le miroir. Il oubliait son crime. Il ne voyait que ce corps jeune et plein de vie qui était tout à lui.

« Que tu es belle, Ô mon âme, contemple ton radieux visage »

Il lui tendit un miroir…

« N'est ce pas Isis elle-même ? Tu es fille des Dieux et les Déesses, Ils t'ont donnée leur grâce »

Soudain il la vit pâlir et chanceler…

« Tioti, mon amour ! »

« Ce n'est rien, Hésy, rassure toi, peut être l'émotion ! »

Elle fit un effort pour revenir à elle. Mais, la pâleur devint mortelle et le corps se raidit dans les bras de l'époux. Il poussa un grand cri de terreur.

« Tioti, ma lumière, reviens à toi ! Ne m'entends tu pas ! Tioti, malédiction, ce collier était sacré !

Il essaya de ranimer le corps sans vie, mais ses efforts furent vains. Hélas ! Les beaux yeux restaient clos à jamais et l'âme de Tioti était descendue au pays des ombres.

Les lèvres ne proférèrent aucune plainte…

Il prit délicatement le corps encore tiède, le déposa doucement parmi les coussins du divan. Il ramassa les fleurs encore pleines de rosée, abandonnées sur les dalles et répandit d'un geste pieux leurs corolles et leur parfum sur Tioti à jamais immobile…

Il pleura tout le jour sur les seins glacés qui ne se souleveraient plus !

6

Tard, dans la nuit, les hommes funèbres vinrent chercher la dépouille mortelle de Tioti pour l'embaumer.

Le reste de la nuit, on entendit les pleurs, les cris et les lamentations d'Hésy !

« Ah ! Pourquoi avait-il cédé au caprice de sa trop jolie femme »

Il avait hésité à nouer le fatal collier, pourquoi avait-il achevé son geste. Mais, ce cou, ce cou adorable qui se tendait vers les perles pâles, que pouvait-on refuser à un trésor plus merveilleux encore que le bijou qui allait s'y nouer…

Il se tordait les mains de désespoir et s'accusait de faiblesse…

« Ö, Tioti, pourquoi ? Pourquoi ? » Ne cessait de répéter Hésy, dans son immense douleur.

7

Le lendemain, à l'heure où l'aube blanchissait les terrasses et les temples, on ramena le sarcophage chez Hésy. Il fut posé entre deux colonnes. Le couvercle représentait l'image de la disparue, ses yeux verts étaient formés par deux diamants aux reflets de nuit.

Ainsi cette salle recevait sa maîtresse. Les coussins gardaient encore l'empreinte de ses doigts, les tapis la trace de ses pas. Les murs et les portes recelaient encore l'écho de ses rires et de ses chants…

Tout parlait encore d'elle, en cette demeure devenue si soudainement douloureuse. Hésy, regarda sans rien comprendre à ce cercueil. La peinture grossière rappelait si peu le fin visage de Tioti.

« Quoi ! Tioti était là ? Fermée à jamais en cette caisse de bois précieux ? Quoi ! Hésy ne reverrait plus jamais les yeux rieurs, les lèvres entrouvertes, attendant le baiser ? Non : Cela n'était pas possible ! »

Il ne voulait pas le croire ! Tioti ! Morte ! Non !!!

Il resta prostré dans un désespoir sans nom. Les nuits le voyaient écroulé devant le sarcophage renfermant le cher trésor. Toujours la même plainte sortait de ses lèvres blêmes.

« Pourquoi ! Tioti ! Pourquoi ? »

« Mais, non ! Ce n'était pas vrai ! On ne l'avait pas mise là, c'était un affreux cauchemar !

Un jour, elle reviendrait fraîche et agile comme une gazelle ! Il pourrait couvrir ses lèvres fines d'innombrables baisers, il pourrait étreindre le corps qui s'était tant abandonné avec tant de volupté ! A bout de forces et de larmes, Hésy finit par s'endormir sur une fourrure qui couvrait les dalles devant le cercueil.

Il fut agité et la fièvre mordit sa chair. Puis, le sommeil devint plus calme. L'esclave qui veillait, voyant le Maître plus tranquille, s'éloigna à pas lents et tout entra dans le plus profond silence.

Soudain, une ombre blanche glissa sans bruit sur les dalles. L'ombre se pencha un instant sur le dormeur et se dressa vers le sarcophage. Une main maigre et décharnée souleva le couvercle et fit sortir une forme longue et fine, l'âme de Tioti ! Où emmenait-elle l'âme exquise de l'épouse d'Hésy ? Au royaume des Dieux ? Où allait-elle la précipiter au royaume obscur des âmes criminelles ?

Les deux ombres glissent maintenant, côte à côte et ne semblent point toucher le sol. Puis, leurs formes vaporeuses traversèrent la porte close. L'âme de Tioti s'était envolée…

Mais, Non ! Tioti est là ! Le couvercle ne s'était point refermé. Debout, telle une statue, Tioti, regarde

son époux. Elle sort du bois précieux qui emprisonnait son corps.

Elle tend ses bras à Hésy qui, ébloui d'extase, ouvre ses bras tout grand à la chère image qu'il croyait à jamais perdue !

« Hésy, Ö mon âme, viens le royaume des Dieux où je vis, est plus doux que le tien. Notre amour sera plus beau au pays des fleurs, des colombes, des Dieux et des déesses ! »

« Ö, Tioti, toi, toi que je croyais perdue, toi que je retrouve plus belle, plus éblouissante que jamais. Ö, Tioti, femme adorée, je te suis en ton merveilleux séjour ! »

Et, Hésy allait vers l'apparition qui venait à lui. Il tenait maintenant ce corps souple, il mordait cette bouche plus savoureuse que le miel, plus parfumée que les pétales odorants des roses écloses au matin.

Tout à coup, l'orage éclata dans la nuit étouffante. Le tonnerre fit vibrer les portes, un éclair déchira les nues sombres et éclaira vivement le cercueil froid et le couvercle clos !

Les yeux de diamants de l'image de Tioti brillèrent une seconde et les ténèbres envahirent à nouveau la salle silencieuse.

Hésy se leva brusquement, arraché à son rêve. La sueur perlait à son front. Quoi ? Tioti avait disparu ? Ce n'était qu'un rêve !

Et, comme au jour où ses mains s'agrippèrent à Isis pour saisir le collier d'opales, les doigts d'Hésy s'accrochèrent à la corniche d'or du sarcophage et soulevèrent le couvercle.

8

Tioti était là, rigide et froide comme la déesse au temple de Philae, son petit corps était serré dans des bandelettes de toile fine et sur le lin blanc le collier fatal brillait de tous ses feux.

« Ah ! C'était un rêve, un rêve suivi de l'horrible réalité »

« Non, Tioti, ton époux ne peux vivre sans ta voix. Je t'irai rejoindre au pays des Dieux et des Déesses »

Il brisa le lourd chaton d'une bague qui brillait à son doigt, il porta sa main à ses lèvres et but le contenu du verre brisé…

Il s'écroula foudroyé par le poison violent. Le corps de Tioti recueillit le corps sans vie de son époux et les lèvres d'Hésy se glacèrent sur les perles d'opales.

Ainsi les Dieux étaient vengés, mais Isis ne revit plus à son cou les perles sacrées.

Seuls les yeux verts brillent au fond du sanctuaire à l'heure où le soleil couchant caresse d'un dernier rayon les voûtes millénaires.

La caverne de cristal

Monique Syreigeol

Les tamaris en fleurs formaient une curieuse chevelure rose dans la lumière du soleil levant. L'activité de ce matin était particulière, les champs de fleurs et de céréales ressemblaient à un patchwork de laine de lama. Quelques petites boules de nuages cotonneux planaient au-dessus de la vallée que l'on pouvait dominer du plateau rocheux.

En bas, l'économie et la culture étaient florissantes, le niveau et la qualité de vie étaient appréciés par tous. Le village semblait paisible, chacun vaquait à ses occupations ; entasser les épis de maïs dans les paniers en osier pour les galettes des repas, rassembler le troupeau de bétail dans la grande plaine poussiéreuse ou le surveiller afin qu'il ne se laisse pas dévorer par les oiseaux de proie, aller puiser de l'eau dans le bassin où s'abreuvaient les anges et les abeilles.

Ce matin, le village paraissait vide, les seuls bruits provenaient des rafales de vent qui soulevaient des nuages de poussière qui colle à la peau. Les paysannes étaient inquiètes. Par la fenêtre, elles

scrutaient l'horizon dans l'attente d'un message venu de nulle part et tissaient une couverture de laine aux couleurs éclatantes. Ici on reste seule avec son âme, l'activité essentielle des humains se résumant principalement à se nourrir, à parler et à se reproduire. Leurs soupirs et leurs craintes étaient intenses, leur stérilité qui gagnait la communauté agaçait les époux et les prêtres.

Pas d'enfant, pas de soldat pour défendre la cité et les siens. Les herbes saintes et aphrodisiaques aux vertus thérapeutiques conseillées par les chamanes étaient loin de produire l'effet souhaité.

Les femmes s'interrogeaient, il n'y avait plus beaucoup de naissance, sauf bien sûr avec les prostituées du clergé qui, à l'heure où l'aube blanchit, filaient discrètement sur le chemin des étoiles en direction du puits avec une force sereine et leur précieux fardeau dans les bras. Certaines avaient un sourire de tendresse aux lèvres, un autre le visage défait parce que l'on dit adieu à son enfant dans le silence et la désolation. Les filles sont toujours sauvées de l'holocauste. Elles prennent le relais de leur mère et leur assure une vieillesse confortable.

Quant aux garçons, c'était le lot à payer, il fallait gommer les blessures du cœur et de l'esprit en noyant sans état d'âme la progéniture des prêtres. La boucle était bouclée. C'est au-dessus du puits que les étoiles brillaient comme un miroir reflétant toutes ces petites âmes noyées. Il va falloir faire des sacrifices d'humains et d'animaux sur Patcha Mama, cette terre sacrée. Et… les femmes feront leurs vœux de fécondité.

Un étrange cortège se met en marche, les sages vont bientôt se réunir sous la pyramide, ils attendent

que le soleil et la lune ne fasse qu'un. Les hommes du village entreront tous dans une hallucination collective assis sur des parterres saupoudrés de poussière d'or, de fleurs rares aux pétales multicolores et aux senteurs enivrantes devant des coupes d'eau parfumée et d'un étrange liquide violet qu'ils boiront. Ils ne sentiront plus la différence de température entre le jour et la nuit.

L'air chuchotera des secrets, les prêtres exigeront de leur part une adhésion aveugle dans le déroulement de la cérémonie religieuse et sacrificielle. L'obscurité les rapproche. Elle est immense au-dessus de la plaine qui ressemble à un lac de feuillage noir, rares sont les écharpes de nuages qui flottent dans l'air pur.

Dans la solitude et la beauté de la nuit, tel un jaguar de la forêt tropicale, le roi, fils du Soleil se retire sur sa terrasse face à la plaine et médite : son peuple traverse une grande épreuve envoyée par le ciel. La nature semble morte, la terre a la fièvre.

Les sacrifices d'hommes et animaux vont êtres nécessaires, les réserves d'esclaves de femmes vierges s'épuisent, les prêtres tombent dans la perversion et s'assassinent entre-deux, les dignitaires sont corrompus et même son fils, futur souverain, subit de mauvaises influences, il perd tout le sens du sacré, de l'honneur et des préceptes moraux… Arrivée à ce point la population va se rendre compte de la rupture avec les Dieux. Il va falloir faire quelque chose avant que de nouveaux troubles soient déclenchés dans le village.

Les yeux de pierre de l'autel ont déjà vu ces choses et bien d'autres… Les rayons de soleil du mois de mai baignent de mystère ce lieu de sacrifice.

Quelques lunes auparavant, une jeune femme nommée Huitaca arrivait au village pour s'y installer. Méfiant, les habitants surveillaient ses faits et gestes. Elle savait beaucoup de choses, elle avait dû traverser de nombreux pays. Au crépuscule, dans ses visions magiques, ses présages se multipliaient : ils prévoyaient une catastrophe terrible et mystérieuse, mais moins inquiétante que des phénomènes naturels.

Elle voyait une installation de communauté de femmes. Les hommes sont si faibles, si orgueilleux, sans conscience, ils ferment les yeux et les oreilles et vivent comme un troupeau. Il faut les éliminer, les massacrer, les castrer et les jeter aux vautours. En entendant de tels arguments, les villageois étaient inquiets pour leurs vies, les prêtres aussi d'ailleurs… Il fallait faire quelque chose rapidement. Cette sorcière fut capturée et ligotée. Depuis elle erre prisonnière comme un cerf dans la cours du temple remplie de silence…

Peu de temps après, dans la nuit couleur d'encre, une étoile à chevelure argentée traversa le ciel. Les paysans n'osaient plus sortir de chez eux, même les plus téméraires se mettaient à l'abri de son éclat magnifique, ils avaient peur. Dans les maisons on priait pour calmer les dieux, on faisait brûler comme une chandelle de petits poissons gras que l'on avait fait sécher. C'était l'attente…

Dédaignant les femmes de son peuple qui s'usent et s'agitent dans des labeurs vulgaires ou dans des joies et des souffrances illusoires, le grand prêtre Capac se prélasse autour de son bassin de purification et joue avec son bâton de magie symbolisant la vie. Son regard impressionnant ne ment pas et dans son sourire sucré il y a des poignards. Il se pose sur le cou

de cygne d'une nouvelle esclave d'une grande beauté : poitrine proéminente, hanches larges, allure noble… et sang neuf.

Leur regard se croisa. Huitaca sentit un frisson lui parcourir l'échine, son regard de velours s'agrandit de surprise. Elle pressentait la suite des événements, elle avait l'air d'un chiot apeuré, le cœur au bord des lèvres et le ventre tendu par la peur. La chaleur du soleil pesait sur chaque centimètre de sa peau. Sa gorge était desséchée comme la terre.

Cet homme, dieu ou démon, recouvert d'une peau de python représentait le culte Solaire : il était puissant. Incrustée d'or et d'émeraude, sa coiffe symbolisait le serpent, chose étrange, les yeux et les déplacements de son corps étaient analogues à l'animal. La pâleur de la lune rendait son visage émacié effrayant, agressif et captivant.

Une expression farouche déforma les traits de son visage et le rendit nerveux. Soudain, véritable fontaine d'énergie, il se mit à courir aussi vite que le chien qui l'accompagnait en poussant des cris de guerre, et disparut vers l'ouest derrière un rocher recouvert de broussailles épineuses.

Le corps de la jeune vierge se glaça, elle mordit ses lèvres et se pressa les paupières pour interdire les larmes. Une pensée assaillit sa mémoire : elle serait la prochaine victime sacrifiée. Ne plus regarder le ciel, ne plus inventer des personnages dans les nuages, ne plus voir le soleil jouer avec les insectes, ne plus tutoyer les étoiles et la lune, avoir l'impression de dominer le monde du haut de ce plateau rocheux, faire entrer l'air une dernière fois dans ses poumons avant que la lame d'obsidienne noire ouvre sa